

J. D'Arcy-Dawson



1942 LE PREMIER PAS  
VERS LA  
VICTOIRE 1945

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE

# LA CAMPAGNE DE TUNISIE

LES ÉDITIONS UNIVERSITAIRES, 163, RUE DU TRONE, BRUXELLES



dégarnir notre front Nord au profit du Sud, il allait en profiter quelques heures plus tard. Nous, bien entendu, enivrés par notre victoire inattendue, nous ne nous donnions même pas la peine, pour le moment, de prévoir ou de calculer... Nous avions bavardé quelque temps avec le général Keightley lorsqu'arriva le général Anderson en jeep. Le commandant en chef nous sourit : il avait l'air content. Puis, les deux généraux s'en furent, plongés dans la conversation. Nous jetâmes un dernier regard aux paisibles montagnes et regagnâmes à pied notre auto : le sol brûlait sous nos pas. Au Kef, nous rédigeâmes nos dépêches.

C'était pour nous un Q. G. convenable que Le Kef, pendant la bataille de Thala; nous avions eu la chance d'y trouver un petit appartement garni. Certes, il n'y avait pas de canalisation d'eau et les meubles étaient rares, mais nous disposions d'une mignonne salle à manger et d'une cuisine-miniature. Quant au W.-C., il consistait, à la française, d'un trou dans le plancher, sur lequel nous nous juchions précairement. Au début, nous avions dormi sous le comptoir de la Banque d'Alger, mais le directeur de la succursale eut peur, sans doute, pour ses coffres-forts : vous comprenez, des correspondants de guerre. « c'est des aventuriers, après tout »... il nous fallut décamper.

Notre appartement-bonbonnière se dissimulait au bout d'une étroite et sinistre impasse, s'étirant entre deux immenses bâtisses aux lourds portails de chêne sculpté. Notre proprio était un jeune Italien, qui nous invita à « prendre la radio » dans sa chambre à coucher. Lui-même l'écoutait au lit, avec sa femme. Tous deux nous firent un chaleureux accueil; après quoi, la boîte-à-boucan éructa des borborygmes variés en guise de nouvelles, si bien qu'après une tasse de café nous jugeâmes bon de laisser en tête-à-tête conjugal nos deux tourtereaux.

Au Kef, un grand atelier du R.E.M.E. réparait tout ce qu'il fallait pour la 6me Division blindée. Les machines-outils se trouvaient en d'énormes tapisseries; l'installation était d'ailleurs extraordinairement complète. L'officier commandant l'atelier de réparation, lieutenant-colonel Pickin, me fit visiter les autres, dont il était fier à juste titre. Le magasin comprenait 25.000 pièces détachées, faisant l'objet d'un inventaire permanent, grâce auquel on pouvait se rendre compte, instantanément, de l'état des stocks. Notre unité de R. E. M. E. n'avait rien à apprendre, pas plus des Boches que des Américains, en matière d'organisation; au contraire, loin d'avoir à prendre des leçons de l'étranger, elle pouvait visiblement lui en donner, quant à l'adaptation de l'organisation industrielle aux conditions particulières d'une armée en campagne.

Le mythe de l'inefficacité britannique a toujours ses dévôts à l'étranger, mais je pense bien que la campagne de Tunisie lui a donné le coup de grâce. Des mécaniciens vulcanisant de nouveaux roulements de caoutchouc pour les roues-chenilles des chars, aux réparateurs d'instruments de précision, on découvrait chez tous le même esprit, alerte, aiguisé, vif,



efficace, trouvant sa fierté dans la besogne vite et bien faite, s'ingéniant avec plaisir à remettre rapidement sur pied les chars démantibulés.

Pendant la bataille de Thala, plus de soixante tanks et autos blindées furent ramenés au Kef sur des transports spéciaux, comme des blessés. On travailla nuit et jour au R. E. M. E. pour les remettre en état, avec une vitesse prodigieuse. Une part de la victoire est due à cette unité, car nous devons à la compétence et à la célérité laborieuse de son personnel d'avoir pu disposer du matériel indispensable en temps voulu.

Le lieutenant-colonel Pickin me dit fièrement qu'il se faisait fort de réparer n'importe quoi, d'un char au ressort d'un chronomètre. Le prenant au mot, je lui tendis ma montre-bracelet, dont une aiguille s'était cassée. Puis, je perdis tout contact avec cette unité mobile, parce que moi-même j'errais dans tous les secteurs du front. C'est après la chute de Tunis que je revis le lieutenant-colonel Pickin, ou c'est lui, plutôt, qui vint me trouver à la villa que j'occupais pour m'avertir que ma montre m'attendait. Je m'en fus à ses ateliers, au delà de Hamman Lif, et, de fait, ma montre, ornée d'une nouvelle aiguille, tictaquait plus allègrement que jamais.

Lors de mon séjour au Kef je me rendis au Club des officiers français, alors inoccupé ; ces locaux eussent pu servir de Q. G. pendant la bataille de Thala. Un toubib dit au major Dugdale que nous pouvions nous y installer. Je descendis de longs escaliers de pierre, en colimaçon, pour visiter les gigantesques caves romaines, mais Dugdale me rappela pour me présenter à son compagnon : « Voilà l'homme ! » dit-il en m'exhibant. J'étais tellement habitué à subir des mercuriales, alors qu'il eût fallu enguirlander les bureaucrates d'Alger plutôt que les journalistes au front, que je m'apprétais à l'explosion d'une fusée. C'est, chers lecteurs, l'expression classique à l'armée britannique pour une râclée verbale ; mais elle comporte des nuances : de la fusée ordinaire à la fusée impériale, qui est l'engueulade dont vous honorent les officiers généraux.

A ma stupeur amusée, l'étranger, un médecin, me secoua vigoureusement la dextre.

J'avais vanté, dans le *Sunday Times*, l'œuvre magnifique du Royal Army Medical Corps en Tunisie. Mon homme brandissait cet article en me disant : « Le colonel commandant les hôpitaux de campagne est si ravi de voir les médecins à l'honneur dans la Presse, qu'il a fait copier votre dépêche au duplicateur et en a distribué des copies à tous les officiers et à la troupe sous ses ordres ! »

Ce compliment me plut, mais je répondis que j'avais saisi avec plaisir l'occasion de décrire le travail du R. A. M. C., car j'avais vu son effort au front, en première ligne comme dans les centres de triage. En fait, aucune louange ne pourrait exagérer le mérite du R. A. M. C. Là-dessus, le toubib m'invita à dîner avec ces Messieurs avant mon départ du Kef. En partant, il m'assura que ses collègues et lui pouesse-

raient la reconnaissance pour mes articles jusqu'à m'opérer gratuitement de l'appendicite ou me trépaner sans la moindre douleur : « Vous n'avez qu'à dire un mot, conclut-il, et nous vous ferons n'importe quoi en guise de remerciement ! » Touché de cette aimable et prévenante attention, je décidai cependant de n'en pas faire usage.

Nous ne nous saisîmes pas du Club des officiers français, ayant trouvé mieux entretemps. De plus, les fenêtres du Club donnaient sur la maison voisine, qui était le bordel du Kef. Non que ce lupanar fût un de ces endroits fébriles, voire orgiaques, qui vous étourdissent de leur boucan. Stricte était l'occultation ; sévère, le couvre-feu : tout commerce cessait à 18 heures. Notre proprio italien me confia que les dames-pensionnaires se plaignaient amèrement des restrictions apportées à leur négoce : une députation d'hétaïres fut reçue par les autorités locales, et tous ensemble étudièrent en comité secret les moyens de porter remède à cette morte-saison.

La bataille de Thala dûment terminée, Austin, Ward Price et moi-même décidâmes de prendre un jour de congé pour aller visiter les ruines de Dougga, à cinq kilomètres de Tebersouk. Nous avions durement et longuement travaillé tous ces derniers jours : de 7 à 23 heures...

Les ruines romaines de Dougga sont de toute beauté ; chaque année, la Comédie française vient y jouer. Elles se trouvent à seize kilomètres de Thibar, en passant par la montagne ; je n'avais jamais eu le temps, toutefois, de m'y rendre. Mais, cette fois, notre itinéraire nous y mènerait lui-même et je me réjouis de me promener toute une journée dans les ruines d'une ville comptant 80.000 âmes au III<sup>e</sup> siècle.

Mais avant de quitter Le Kef, j'allai présenter mes respects au général Anderson, dont le Q. G. s'y trouvait depuis la bataille de Thala.

Son modeste état-major se nichait, avec tout son P. C., en trois voitures. La première logeait le général ; la seconde, ses officiers du 2<sup>e</sup> bureau ; la troisième les hommes des **Signals** ou **Messages**. Sous les oliviers élancés, je m'avançai vers les trois tapissières. Une porte s'ouvrit et le commandant-en-chef de la 1<sup>e</sup> Armée apparut. Il vint à moi, regarda l'insigne à mon épaule et demanda : « Quel journal représentez-vous ? » — « Le groupe Kemsley et le **Sunday Times** », lui dis-je. On discuta les batailles de Kasserine et de Thala ; le général Anderson vanta hautement le courage et l'intelligence de tous les combattants à Thala.

— Recevons-nous au moins, maintenant, des mitrailleuses lourdes ?

— Oui. Il y a un bon moment que je les ai réclamées, mais elles ont fini par arriver.

Grand, doué d'une voix douce, ce général aux yeux bleus désire sincèrement seconder les correspondants de guerre ; malheureusement, leur présence semble toujours le rendre nerveux. Il semble s'imaginer que ses moindres paroles sont notées pour être indiscretement livrées en